XVI ANNÉE — N° 5345 — LUNDI 19 JUIN 1905

LA CROIX

DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIIe
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 — 524,45

84, Grande-Rue, 84

85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

ADVERSAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

UN FILS PRÊTRE?...

— C'est désolant, avoue-le, Antoinette, tu t'es mariée en même temps que moi et tu as déjà deux enfants, tandis que je n'en ai pas l'ombre.

— As-tu pris la peine de prier pour en avoir ?

Hélène Duchâtel se dressa dans le fauteuil où elle se prélassait.

— Voilà bien les amies !... Sais-tu, calomniatrice, que j'avais fait tant de promesses pour obtenir un bébé l'année dernière que j'ai eu presque peur d'être exaucée ; je n'aurais plus noué les deux bouts et j'aurais passé ma vie en prières.

Et comme Antoinette Terguiez riait, elle appuya :

— Oui, Madame, j'avais promis un voyage à Lourdes pour mon mari, un malade et moi, je ne sais combien de nenvaines de messes ; je devais payer la pension d'un séminariste... Effrayant, te dis-je ! Et je te fais grâce des menues bonnes œuvres.

— Et tout cela est périmé ? Tu n'as plus rien en cours ?

— Rien... Je boude.

— Ce n'est pas assez. Te souviens-tu de Laure Fabre ? Elle m'a dit avoir obtenu un fils après avoir promis à Dieu de le consacrer à son service.

— Tu crois ?...

Elle se renversa à nouveau dans son fauteuil et resta quelques instants pensive :

« Un fils prêtre ? Pourquoi pas ? Ils ne vous font pas de chagrin ceux-là, et puis on n'a pas de belle-fille à satisfaire.

Antoinette regarda son amie en souriant :

— Fais prier la tante religieuse et ses petites orphelines.

— Insolente ! Ça veut dire que mes prières seules ont peu de chance de succès. Soit ! Je vais écrire à ma tante !... Tu prieras aussi, dis ?

Chaque année elles se rencontraient chez la grand'mère de leurs maris. Cette union avec deux cousins germains avait resserré une amitié de pension qui avait pour base rien moins qu'une similitude de nature. Antoinette sérieuse et bonne avait tâché, en vain, de mettre un peu de plomb dans la tête légère de la petite élève, et elle continuait ce rôle dans leurs relations de famille, sans plus de succès souvent. Cette fois pourtant, il se fit qu'Hélène ayant raconté son Mentor, Dieu se chargea de l'en récompenser et aux vacances suivantes, elle amena, triomphante « son petit curé » au rendez-vous.

Il semblait que ce fut le premier enfant paru sous la calotte des clercs. La jeune maman entreteniait le bon et l'arrière-ban de ses connaissances des faits et gestes de son héritier, on annonçait son poids chaque matin presque par carats, et quand il laissait la farine lactée pour la phosphatine Fallières, Hélène discourait là-dessus comme s'il se fût agi d'un changement de gouvernement. On prit le parti d'en rire croyant que ça n'durait qu'un temps, mais l'habitude, au contraire, se fortifia, et la bonne Antoinette, qui voyait dans cette idolâtrie l'antithèse d'une préparation au sacerdoce, tâchait, dans sa correspondance, d'inculquer à son amie une idée plus vraie de l'amour maternel...

— Eh bien, ton Gilbert, toujours fils unique ? lui demandait-elle quelques années plus tard.

— Oh ! Ma chère, répliqua Hélène, heureusement ; on ne se doute pas de l'embarras que donne un enfant.

Mme Terguiez sourit un peu ironiquement, et son regard se posa sur ses cinq fils qui jouaient dans la pelouse, leurs petits corps robustes dessinés dans des jerseys marine. A côté d'eux, Gilbert étouffait sous ses boucles de cheveux et ses broderies blanches.

Hélène surprit la comparaison et répondit avec une nuance de dédain :

— Oh ! Toi tu as une façon de simplifier les choses !

— Je crois les mettre dans l'ordre ; l'important est que les enfants soient à l'aise et que leur mère ait le temps de penser à leur éducation. Tu ne crains pas de le rendre trop coquet, ton petit abbé ?

— Il sera encore plus blanc et plus brodé dans ses robes et ses rochets.

— A ce propos-là, j'ai acheté une jolie chapelle pour mon Lionel qui pense être prêtre, si tu en voulais donner une à ton fils pour sa fête.

— Gilbert est assez porté à la dévotion sans avoir de chapelle, il ne faut pas lui monter la tête trop tôt. Qu'il s'amuse un peu, pour ce qu'il ne le fera pas plus tard. Je compte lui donner un âne pour remplacer son cheval de bois.

— Cependant tu as l'intention, je suppose, de lui parler de ton vœu ? Le sacerdoce demande une force de caractère et un esprit de sacrifice qui doivent être inculqués et fortifiés de longue main.

— Que tu es sévère, Antoinette ; s'il doit être prêtre, il aura toutes les qualités requises.

— Très bien ; s'il avait la vocation d'être artiste peintre, tu lui ferais apprendre le violon, sous prétexte de ne pas le fatiguer trop tôt de ses crayons ?

Mme Duchâtel enfourcha le dada bien connu quand il s'agit du sacerdoce ou de la vie religieuse : « Il faut éprouver la vocation » et il semble que ce fut tout l'objectif de sa cervelle d'oiseau... Quand Gilbert eut l'âge de la première communion, comme il était le deuxième du catéchisme elle guia le vicaire « de ne pas lui monter la tête », et lorsqu'à 14 ans on le plaça dans un collège ecclésiastique elle présenta son fils au supérieur comme étant un peu exagéré en fait de piété. Le père ajouta qu'il désirait qu'on lui donnât une religion d'homme et non une dévotion de fillette.

Très intelligent l'enfant remporta tous les succès ; à chaque sortie ses bonnes places étaient fêtées aux huîtres et au champagne dans les meilleurs restaurants. Il reçut un poney et une carabine, puis un fusil et un cheval. M. et Mme Duchâtel commencèrent à trouver qu'un fils aussi brillant leur ferait honneur dans le monde, serait un collaborateur précieux pour l'industrie paternelle et que Dieu, vraiment, ne demande pas de si grands sacrifices.

On éprouva de plus en plus cette vocation dont on ne lui parlait jamais, et tandis que Lionel Terguiez, élève du petit séminaire, faisait pendant les vacances des lectures sérieuses et de beaux pèlerinages, Gilbert recevait de son père des journaux de sport, et était abonné avec sa mère à des casinos de villes d'eau. Dans ce milieu étourdissant sa piété diminua rapidement. Beau garçon et riche héritier il fut choyé partout autant que dans sa famille et il se mit à trouver que la vie est chose bien amusante dont il faut profiter.

Un jour que Mme Terguiez se hasarda à demander à sa cousine : « Où en était le jeune lévite », Hélène répliqua agacé, qu'il était bon à voir que Gilbert n'avait pas la vocation ecclésiastique « mais là, pas du tout ». Toutefois quand elle vit Lionel Terguiez portant la soutane, elle dit sous le coup d'une émotion étrange.

— Et toi, Gilbert, ça ne te dirait rien d'être prêtre comme ton cousin ?

Gilbert répondit gaiement :

— Ma jolie maman, c'est toi qui n'as pas la vocation d'être la mère de M. le Curé ? As-tu l'âge canonique seulement ?

Mince comme une jeune fille dans sa robe de linon écru Mme Duchâtel murmura, ravie au fond : « Veux-tu te taire, polisson !... » Oui, ce propos rassurait sa tête légère, sincèrement elle pouvait être tranquille, ni elle, ni Gilbert n'étaient faits pour la vie austère que requiert le sacerdoce, elle n'avait rien à se reprocher...

Quand M. Terguiez les revit, Gilbert avait 23 ans, il ne rêvait que plaisir et sport, après avoir été « snob » il avait trouvé cette contrainte « rasante » et avait adopté le genre « rosse ». Ce fut donc en tenue de palefrenier et la casquette sur la nuque qu'il aborda ces dames, leur tendant le premier une main qui avait une arrière odeur de pétrole.

— B'jour o'sine... b'jour m'an — il se jeta sur un canapé — ma motocyclette est fourbue... Tantôt je file 60 à l'heure avec des amis, nous faisons Paris-Bordeaux, un match.

— Je vous souhaite quelque sérieux procès pour vous dégoûter de cette folie de vitesse, déclara Hélène qui n'avait plus son air de fillette heureuse.

— Lionel reçoit le sous-diaconat samedi en huit, dit Mme Terguiez, je venais vous inviter, tes parents et toi, à être des nôtres.

— Samedi ? Mais oui, j'irai en auto. Pas de queue de morue hein ? ni de redingote, ou je cane. Le smoking me botte.

— Mais Gilbert ? protesta sa mère.

Le soir de la cérémonie où les Duchâtel n'avaient pas paru, une dépêche arriva pour Mme Terguiez : « *Affreux accident d'automobile, Gilbert état désespéré, mère folle de douleur, venez* ».

Dieu reprenait celui qu'il avait prêté au monde pour son service et qu'on lui avait volé.

JEHAN D'ESTRÉELLES.

GAZETTE DU NORD

On annonce la mort :

— A ROUBAIX, de Mme veuve Louis Delmasure, née Félicité-Adélaïde Salambier, décédée à Tourcoing, dans sa 81e année, administrée des Sacrements.

La défunte était mère de M. Louis Delmasure, négociant et vice-président de l'Union Catholique de Roubaix.

Nous recommandons aux prières l'âme de la défunte et offrons à sa famille nos chrétiennes condoléances.

Voir plus loin les Dépêches de la Nuit

La Fête des Sauveteurs

DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS

Les Sauveteurs du Nord et du Pas-de-Calais ont célébré leur fête hier, 27e anniversaire de leur fondation.

Ils s'étaient rendus, l'an-dernier, à Tourcoing ; aussi leur présence à Lille, après deux années, leur a-t-elle valu un regain de sympathique curiosité, lorsqu'ils traversaient les rues, le poitrine ornée de décorations.

A onze heures, les délégations de Calais, Dunkerque, Boulogne, Tourcoing, Roubaix, Douai, ont été reçues à la gare par le Président et les membres du Comité, auxquels s'étaient joints de nombreux sociétaires de Lille.

De la gare, les Sauveteurs sont allés en cortège, précédés de leur drapeau, des clairons des pompiers de Lille, et de la fanfare le « Club des Vingt », au siège de la société, rue de l'Hôpital-Militaire, où les vins d'honneur ont été offerts.

Le cortège s'est reformé à onze heures et demie, dans le même ordre, et s'est dirigé vers l'église Saint-Maurice, pour assister à la messe de midi.

Le chœur avait été réservé aux Sauveteurs ; le Club des Vingt prit place à côté, dans la nef de gauche, et pendant la cérémonie exécuta de brillants morceaux.

Après l'Evangile, Mgr Lasne est monté en chaire et a prononcé l'allocution suivante :

Allocution de Mgr Lasne

Je sens vita erat.

En Jésus-Christ est la vie.

En l'année 1903, la société des Sauveteurs du Nord célébrait le 25e anniversaire de sa fondation, et c'était grande joie dans ses rangs nombreux.

Depuis cette époque, elle n'a pas vieilli, mais elle n'a fait que se rajeunir, s'étendre et se développer. N'est-il pas vrai que le cœur ne vieillit pas, malgré les progrès des années, non plus que le dévouement qu'il inspire. En vous revoyant dans cette enceinte sacrée, nous faisons les vœux les plus ardents pour que votre belle société atteigne le second jubilé de 25 ans avec la même vigueur et les mêmes succès.

I

Pour vivre et prospérer, toute société doit se rattacher à un principe vital, qui pénètre tous les membres et les relie ensemble dans la même carrière de généreux dévouement.

Ce principe vital, quel est-il ? C'est Dieu lui-même. Il a donné à chacun de nous la vie naturelle avec tous ses biens, comme étant le créateur suprême. Et quand il a voulu relever l'homme déchu, il lui a donné son Fils unique comme rédempteur.

Dans les desseins de la bonté divine, il n'y a de réhabilitation morale et religieuse, il n'y a d'espérance pour la vie future que par Jésus-Christ. En lui est la vie ! Il éclaire les intelligences, fortifie les bonnes volontés et enflamme les cœurs dans la pratique du devoir, mêmes au prix des plus grands sacrifices.

Toute nation qui se sépare de ce principe vital se précipite vers une décadence aussi rapide que désastreuse. Ce qui faisait autrefois sa gloire tombe dans l'abîme, et il ne lui reste plus que la triste mémoire de sa splendeur flétrie.

Telle est la loi commune aux individus, aux sociétés et aux peuples ; il n'y a du saint que dans le nom mille fois béni de Jésus-Christ, le Sauveur des hommes. *Non est in alio aliquo salus.*

II

Vous l'avez compris, braves Sauveteurs ! Votre fête annuelle, en vous ramenant au pied des saintes autels, manifeste en plus haut point votre esprit de foi et d'attachement inviolable à notre divin Sauveur. Vous êtes venus puiser dans son divin Cœur cet admirable dévouement que vous avez déployé si souvent au milieu de tous les périls. Vous vous y trouverez à l'aise ; car ce Cœur adorable aime les cœurs généreux, qui sont toujours prêts à se sacrifier pour leurs semblables.

Devant cet emblème de l'amour de Dieu pour nous, vous vous direz avec une véritable émotion : Quoi que nous fassions, jamais nous ne pourrons égaler les sacrifices que le Fils de Dieu s'est imposés pour notre salut et notre bonheur.

Et rien ne sera perdu, car s'il y a ici-bas quelque gloire passagère pour les hommes dévoués, il y a au ciel un immense rayon de gloire perpétuelle pour tous ceux qui se sont immolés au salut de leurs semblables, en union avec Jésus-Christ, ce modèle achevé de tous les sauveteurs ! Que cette grande pensée vous encourage et vous console !

III

Allez donc en avant, vaillants sauveteurs, une vaste carrière s'ouvre devant vous, car s'il est vrai que la science a fait des découvertes merveilleuses dans l'ordre matériel, ce n'est pas toujours une garantie pour la conservation de la vie. Loin de là, on ne connaît plus la vie douce, paisible et calme d'autrefois. On trouve que la vie est courte ; il faut donc se hâter, se précipiter, abréger toutes les distances et sur terre et sur mer. Mais que de dangers, que de catastrophes ! Que d'engins destructeurs, je ne dis pas seulement dans les expéditions militaires, mais dans l'industrie et même dans les voyages.

Vous êtes là, toujours prêts à venir en aide aux malheureux naufragés de l'existence humaine. Que le cœur sacré de Jésus vous soutienne, que ses divines promesses vous enflamment ! Soyez-lui toujours fidèles, au milieu de tant de défaillances ; soyez-lui toujours fidèles, à la vie et à la mort, et votre front rayonnera de la couronne immortelle...

Le Banquet

A une heure et demie, un banquet a été servi rue Négrier, dans la salle de l'Union Artistique.

Trois cents convives y prenaient part.

A la table d'honneur se trouvaient MM. Alban Cottignies, président, le général Robert, adjoint au gouverneur de Lille, Vincent, préfet du Nord, le colonel Desolis, chef d'état-major du 1er corps d'armée, représentant le général Courbassier, le lieutenant-colonel Comte, du 43e, Paul Cottignies, avocat-général à la Cour de cassation, Bente, député, le capitaine Thomas, officier d'ordonnance du général Robert, Dambrine, officier de l'état-civil, représentant le maire de Lille, Tribourdeux et Loridan, conseillers généraux, Stoclet, ingénieur des ponts et chaussées, Desbordes, directeur des douanes, Promiez, directeur des contributions indirectes, Camus, bâtonnier de l'ordre des avocats, etc.

La musique municipale de Loos, sous la direction de M. Haspel, et l'Union chorale des Orphéonistes lilloïs se sont fait entendre et applaudir en cours du banquet.

Au champagne, M. Alban Cottignies s'est levé le premier, et, après avoir défini la noble conduite du sauveteur, a remercié nommément toutes les autorités présentes, faisant particulièrement un grand éloge de M. Vincent, titulaire lui-même d'une médaille de sauvetage. Le président des Sauveteurs a également adressé ses remerciements à tous ceux qui contribuaient à rehausser l'éclat de la fête. Il a bu enfin « à la Société des Sauveteurs du Nord, à la Mutualité, le seul agent efficace de pacification sociale, à la Fraternité ! »

M. Vincent a parlé en homme « excédé de la politique » et qui « attache plus d'intérêt à la mutualité qu'aux querelles politiques ». Il s'est défendu de vouloir être le premier à cette fête et a supplié qu'on le laissât à l'avenir y prendre part comme n'importe lequel des membres de la société. M. Vincent a souhaité le développement des idées de mutualité et de sacrifice, de bien accompli pour le bien, sans distinctions d'opinions. Faisant allusion aux difficultés extérieures, le préfet s'est déclaré convaincu que tout serait fait pour maintenir la paix et persuadé aussi que les théories antipatriotiques ne porteraient pas tant de fruits qu'en attendent leurs auteurs.

Remise de médailles

Avant de se rasseoir, le Préfet du Nord a remis aux intéressés les récompenses suivantes, accordées par le Ministre de l'Intérieur :

Médailles d'argent. — MM. Vandebunderie Auguste, administrateur de la Société à Lille ; Avisse Alfred, vice-président de la section de Boulogne-sur-Mer ; Foulon Alphonse, vice-président de la section de Calais ; Colas Jean-Baptiste, vice-président de la section de Dunkerque ; Dumont Charles, ancien secrétaire-général et fondateur à Lille.

Médailles de bronze. — MM. Lepot Clément, administrateur de la Société à Lille ; Quarré Léon, visiteur de la section de Douai ; Desprez Emile, vice-trésorier de la section de Boulogne-sur-Mer ; Poirier Edmond, vice-trésorier de la section de Valenciennes ; Levéré Edouard, vice-président de la section de St-Omer ; Wantiez Eugène, vice-trésorier de la section de Merville.

M. Auguste Bonte a levé son verre aux dames titulaires de médailles de sauvetage — il s'en trouvait deux dans la salle — ; MM. Tribourdeux, Dambrine, Camus et un des nos confrères se sont successivement fait les interprètes des corps qu'ils représentaient pour saluer les Sauveteurs et rappeler leurs grandes qualités de désintéressement et de dévouement.

L'assemblée générale

A cinq heures et demie, l'assemblée générale s'est tenue rue de l'Hôpital-Militaire, en la salle de la Société Industrielle.

L'assistance était nombreuse et composée de parents et d'amis des lauréats.

Sur la scène sont venus s'asseoir le président, les administrateurs de la société, les autorités qui étaient au banquet, le général Sève, commandant la brigade de cavalerie et ses officiers d'ordonnance, le commandant de Fénoudy, du 16e bataillon de chasseurs.

M. Alban Cottignies a d'abord excusé M. Vincent, empêché de se rendre à la séance, puis il a prononcé un discours dans lequel il a tracé le bilan de la Société pendant l'année. 1.125 personnes sur mer et 250 sur terre ont été sauvées par les membres, les premières à Boulogne, Calais, Dunkerque, Gravelines, les autres un peu partout dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais.

M. Cottignies a noté et déploré la mort des Sauveteurs Louis Bouchez, de Boulogne, qui a perdu la vie à l'incendie de la gare maritime, et Emile Morcele, de Lille, qui, en voulant porter secours à une femme menacée par un assassin, a été tué par le criminel. Leurs noms sont inscrits au Livre d'or de la Société.

Le président des Sauveteurs a rappelé aussi la belle carrière de M. Gustave Constant, ancien président et fondateur de la Société, récemment décédé, et salué la mémoire de M. Emile Wuillaume, conseil de Belgique, et de tous les disparus en 1904-1905.

Pour terminer, M. Cottignies a annoncé qu'un grand diplôme d'honneur était décerné à M. Ursmar Milliez, secrétaire-général, et une médaille d'argent à M. Broyant, sténographe, pour ses longues années de dévouement à l'Association.

LE PALMARÈS

M. Ursmar Milliez s'est ensuite levé et a donné lecture du palmarès, qui suit, en détaillant après chaque nom proclamé, les belles actions accomplies par le lauréat :

Grands diplômes d'honneur. — MM. Milliez Ursmar, secrétaire-général de la société à Lille ; Gras, Jean-Baptiste, chevalier de la Légion d'honneur, à Douai ; Théry Louis, chevalier de la Légion d'honneur, à Dunkerque.

Prix du Conseil général du Nord. — M. Dubois (le docteur), médecin de la Société, à Fives-Lille.

Médailles de vermeil. — MM. Boulique (le docteur), médecin de la Société, à Tourcoing ; Caudrelier (le docteur), médecin de la Société, à Tourcoing ; Gournay François, maire du Portel ; Lanay Pierre-Hortensius, administrateur de la Société, à Lille ; Lévêque Arthur, vice-trésorier de la section de Tourcoing ; Roux Désiré, gardien de phare, à Boulogne ; Tétard Charles, chef-pilote, à Boulogne ; Taiebant Paul, administrateur de la Société, à Lille ; Wantiez Eugène, vice-trésorier de la section de Merville.

Prix de la Ville de Lille. — M. Poulain Auguste, capitaine-commandant les sapeurs-pompiers de Douai.

Médailles d'argent. — MM. Bihet Auguste, clairon aux sapeurs-pompiers de Boulogne ; Delahaye Henri, courtier à Bourbourg ; Dilatre Louis, négociant à Louches ; Desnoyelle Charles, garde-champêtre à Roubaix ; Drouart Antoine, caporal aux sapeurs-pompiers à Hallain ; Dufour-Menessier, négociant à Valenciennes ; François Charles, propriétaire à Lille ; Huet Désiré, sergent vétéran aux sapeurs-pompiers de Lille ; Humblet Fernand, sous-officier au 127e de ligne à Valenciennes ; Jonequiert Charles, receveur d'octroi à Hallain ; Lemaire François, contre-maître de sucrerie à Caudry ; Marot Louis, professeur de natation à Condé ; Masquelier Léon, négociant à Tournai ; Parmentier Melchior, garde-champêtre à Maing ; Trigot Sévère, sergent-major des douanes à Roubaix.

Médailles de bronze. — MM. Charbonnel Ernest, marin à Boulogne ; Collerie Benjamin, employé aux Tramways de Lille ; Defache Jules, employé à Haubourdin ; Duquesnoy Jean-Baptiste, entrepreneur à Lys-lez-Lannoy ; Fiévet Jules, agent de police à Roubaix ; Godel Amand, garde particulier au Forges de Denain ; Hubert, Hubert, représentant à Lille ; Leclercq Jean, entrepreneur à Iwuy ; Lormier Jean, boucher à Calais ; Masqueller Louis, boucher à Lys-lez-Lannoy ; Trécat Léon, forgeron à Denain ; Vanelst Alfred, vitrier à Lille ; Verhagge Hippolyte, ferblantier à Lille.

Récompenses spéciales accordées aux sociétaires ayant recruté le plus d'adhérents pendant l'année. — Médailles de vermeil. — MM. Desprez Emile, vice-trésorier de la section de Boulogne ; Lambion Albert, vice-président de la section de Tourcoing.

Médailles d'argent. — MM. Cuvillier Alfred, photographe à Boulogne ; Pollet Jean-Baptiste, pilote à Boulogne.

ECHOS

TOURNÉES DE CONFIRMATION

Itinéraire de Monseigneur de Lydda

Lundi 19. — *Fives N.-D., Faubourg-St-Maurice*, Mons-en-Barœul, Fives-Saint-Louis, 3 h. 1/2.

Mardi 20. — *Thumesnil*, Petit Ronchin, *Saint-Sauveur*.

Mercredi 21. — Ecole Jeanne-d'Arc, *N.-D de Consolation*, 9 h., *Saint-Pierre-Saint-Paul*, Saint-Benoît-Joseph.

Jeudi 22. — Ecole Saint-Joseph, *Sacré-Cœur*, 9 h. *Saint-Etienne*.

Vendredi 23. — Ecole Blanche-de-C., *Saint-Martin*, Saint-Cœur de Marie, *Sainte-Catherine*.

Samedi 24. — *Saint-Joseph, Saint-Vincent*.

Dimanche 25. — Enfant-Jésus, *La Madeleine, La Madeleine-lez-Lille*, 4 h., Saint-Vital.

Itinéraire de Mgr Mugabure

Régions de Valenciennes et d'Avesnes :

Lundi 19. — *Saint-Géry*, 10 h. *Notre-Dame du Sacré-Cœur*, 3 h. 1/2, Saint-Vaast-la-Haut.

Mardi 20. — Filles de la Sagesse, 7 h. 1/2. *Saint-Nicolas*, 10 h., La Sentinelle, Sainte-Croix, *Anzin*, 4 h.

Mercredi 21. — *Notre-Dame*, 10 h., Marly. Départ pour Meubeuge à 6 h. 02. Coucher à Maubeuge les 21, 22 et 23.

Jeudi 22. — *Jeumont*, 8 h. *Marpent* 10 h.

Vendredi 23. — *Sous-le-Bois*, 10 h. Douzies, Louvroil. *Hautmont*, 4 h.

Samedi 24. — *Maubeuge*, 10 h., Ferrière-la-Grande. Départ de Maubeuge à 3 h. 39. Coucher à Avesnes.

Dimanche 25. — Sainte-Thérèse, 7 h. 1/2. *Avesnes*, 3 h. Départ d'Avesnes à 5 h. 52. Coucher à Fourmies.

LIGUE DU NORD CONTRE LA TUBERCULOSE

La prochaine assemblée générale de la Ligue du Nord contre la Tuberculose aura lieu le lundi 3 juillet, à 4 heures de l'après-midi, dans le grand amphithéâtre de l'Institut Pasteur, 10, boulevard Louis XIV, à Lille. Les membres fondateurs titulaires et adhérents de la Ligue sont invités à vouloir bien y assister.

FEUILLETON N° 10

AUTOUR D'UN TRONE

Par Edmond COZ

Brusquement, il l'approcha du visage d'Olaff, qui, d'instinct, recula.

« Que voulez-vous ? » demanda celui-ci avec hauteur.

L'autre ne répondit point ; un rictus plissa ses lèvres, et fit quelques pas, puis il se retourna.

— « Vous êtes résolu ? » interrogea-t-il.

— « Sans cela, serais-je ici ? » répartit laconiquement le prince.

— « Je répète. — Etes-vous résolu *à tout ?*

— « A tout ce qui est compatible avec mon honneur. »

Cette fois le guide riait, d'un rire irritant, chargé d'insolence.

Pour lui, sans doute, le mot honneur, représentait une de ces abstractions élastiques dont on resserra ou dont on recula les limites, à l'aide d'un sophisme.

Une rougeur montait au front d'Olaff.

« Entrez », dit très haut l'inconnu, ouvrant une seconde porte ; il la fit passer devant lui.

Au bruit d'une clé tournant dans le serrure, à la poussée sèche, définitive d'un verrou, Olaff comprit qu'il était le dernier arrivé.

Il se trouvait dans un couloir bas, humide, qui semblait devoir s'enfoncer dans les entrailles du vieux Burg, une lampe fumeuse, suspendue au mur n'éclairait pas, empêchant seulement qu'on se heurtât !

Où le conduisait-on ? A quelque escalier tournant, menant au fond d'un souterrain, où l'attendait la dramatique mise en scène de quelque Sainte Vehme, ganèse d'inepties maçonniques.

Le guide ouvrit une troisième porte, lui fit signe d'entrer, et disparut.

Le prince fut tout d'abord saisi à la gorge par une forte odeur de tabac et de boissons fermentées.

Peu à peu, dans la vapeur qui troublait l'atmosphère lourd, il distingua des hommes une quarantaine, au moins, assis sur des bancs de bois, accoudés à de longues tables chargées de verres et de bouteilles.

Les voix contenues formaient un murmure, plus fatigant qu'un bruit fort, mais défini.

La vue de cette taverna, de ces gens et de ces objets lui inspira un dégoût qui fit passer un frisson entre les épaules d'Olaff, tandis que, rapidement, une sensation de déchéance s'emparait de lui.

A l'entrée du prince, plusieurs têtes se tournèrent de son côté, cinq ou six les plus rapprochées des lampes, émergèrent dans la lueur moins voilée, très reconnaissables.

Olaff les avait déjà vues, ces longues barbes que l'on laissait croître, telles que celle du maître !

Ces hommes lui avaient apparu différents, entre les murailles tapissées de précieuses collections d'Allan Thrymen !

Les rêveurs, les idéalistes, les théoriciens dont les regards s'enflammaient à l'audition de la magistrale parole du grand savant, n'étaient là que de vulgaires buveurs !

Un des frères désigna une place près de lui, à l'extrémité d'un banc de bois.

La chaleur, cette chaleur humaine que développe encore l'absorption des alcools, fit monter le sang, en une bouffée de chaleur, aux joues du prince.

Il ôta vivement son pardessus et chercha des yeux un coin où il pût le déposer.

Les regards se braquèrent sur lui, raillent son élégance ou son embarras... Il ne savait...

Tandis que les conversations à voix basse reprenaient leur cours, Olaff s'assit à la place qui lui avait été désignée.

On poussa devant lui un verre, plein d'un étrange liquide.

Tous les yeux se reportèrent vers lui avec une fixité énervante ; par nécessité de contenance, il porta le verre à ses lèvres...

Pourquoi était-il venu ? Il se le demandait maintenant.

Tout à coup, une voix faible et pourtant vibrante, se détacha sur le rumeur sourde de la masse et prononça :

— Parlons d'avenir ! »

L'avenir ! l'insaisissable, l'indéfinissable chose, rendue si complexe par la vie, si simple par la mort qui la condense en l'une ou l'autre des éternités !

L'avoir qui soulève tant d'espoirs, ou amasse tant de terreurs !

L'avenir ! l'inconnu redoutable, la valeur que l'on escompte et qui va en poussière ou se volatise en invisibles fluides.

L'orateur qui venait de se dresser sur un banc était un homme très jeune encore malgré son front coupé de rides, dont l'une fortait un creux sombre au-dessus du nez, et frappait de dureté un visage mélancolique et naturellement doux.

Le jeu nerveux de la mâchoire scandait les phrases d'un entre-choquement.

Les mains fines et transparentes étaient celles d'un malade... Devant cet homme, sur la table, une chaise avait été posée, au dossier de laquelle ses doigts se crispaient, ou bien semblaient se multiplier, comme sur un clavier, en une perpétuelle agitation.

Olaff se rappelait l'avoir remarqué chez Allan Thrymen.

Dans la demeure du maître, c'était un pensif et un résigné, car il paraissait souffrir, et il semblait qu'on eût à lui savoir gré de supporter cette souffrance sans exhaler de plaintes !

A mesure qu'il parlait, l'impression ressentie par le prince, à son entrée dans la taverne se dissipait.

Souvent, le regard de l'orateur rencontrait celui d'Olaff et la frôlait d'un éclair.

Le visage pâle, à la fois doux et dur, semblait s'abstraire de tout ce qui l'entourait.

Oh ! le contraste entre ce faible, ce maladif, en vêtements usés, dans un cadre misérable, presque bidoux, et le souverain tout-puissant de l'Empire, dans son palais impérial !

Tout à coup une chose étrange se passe... Etait-ce une hallucination ? Tandis que le Frère parlait du peuple et des biens qu'il voulait lui voir conquérir, la vision d'Eswald parlant de ce même peuple, *son peuple*, se leva devant le prince...

Lequel des deux avait, entre les mains l'effective puissance de réaliser le bonheur du « peuple ! »

Celui qui régnait, ou celui qui bouleversait ?

Un grand silence s'était fait quand l'orateur s'était tu.

Alors, parmi les compagnons de l'œuvre, un autre prit la parole, c'était un robuste, il évoquait dans la pensée les chênes des forêts. Il réclamait, en rudes phrases, le renversement des choses actuelles et, pour les « broyés » d'aujourd'hui le pouvoir !

Puis, précisant, il dit qu'un acte se préparait qui tendait à la continuité du despotisme par la perpétuation de la race...

La présence ici de *celui* qui foulait aux pieds les grandeurs, pour se joindre aux revendications de l'œuvre, était significative.

— Le trône miné chancelle ! — s'écria-t-il, et lui se dresse à côté, champion de la vérité au marche.

Cet effet oratoire mit un scintillement dans les prunelles.

Le Frère éclata alors en virulence, heurtant les syllabes avec des sonorités de cuivre, ne gardant plus de mesure il répéta ce qu'il avait déjà dit, en écartant tous les voiles plus ou moins symboliques, tirés encore jusque-là.

Le mariage de l'autocrate était un défi jeté à la face du peuple, les largesses qu'il pandrait, une insulte à la misère.

Il fit le procès d'Eswald, en reproduisant le cliché habituel du parfait tyran !

Les Frères applaudirent les passages éloquents.

Mais l'orateur, sans nulle péroraison, descendit de la tribune improvisée, appelant, par un signe, un compagnon pour prendre sa place...

Celui-ci ne possédait, ni la pénétration ni la violence de l'autre : il se possédait lui-même !

Il rappela que, à l'heure présente, le devoir des membres de l'œuvre était d'élargir encore le cercle au milieu duquel ils répandaient la bonne semence et de consacrer toutes leurs forces à la propagation de l'idée parmi les asservis et les ignorants.

Puis, soudain, abandonnant le caractère général de sa harangue, il déclara que lorsque l'apôtre ne parvient pas à porter la conviction dans les âmes et à transformer cette conviction en actes, une autre mission lui incombe ! celle du juge, sans appel, et d'exécuter le jugement.

Désormais, l'apôtre devait lever sur les irréductibles, le glaive des vengeances !...

Comme celui auquel il avait succédé, ce nouvel orateur, se tut brusquement.

Ces à-coups de silence étaient évidem